

**CRITIQUE, concert. Paris,
Philharmonie, le 10 mars
2024. BRAHMS : Concerto pour
violon. CHOSTAKOVITCH :
Symphonie n° 4. Orchestre
symphonique de Londres /
Simon Rattle (direction)**

L'Orchestre symphonique de Londres (LSO) et son chef Simon Rattle achèvent une tournée qui les a menés de Dortmund à Luxembourg, avant leur arrivée à Paris, pour deux concerts très attendus. Après le premier d'entre eux dédié au répertoire américain (Gershwin, Harris et Adams) la veille, place à une confrontation du classicisme souverain du *Concerto pour violon* de Johannes Brahms (1878) aux déchaînements telluriques de la *Symphonie n° 4* (composée en 1936, mais seulement créée en 1961) de Dmitri Chostakovitch.



Il est finalement bien peu d'occasion d'entendre en concert cet ouvrage aux proportions hors normes en termes d'effectifs réunis (une centaine d'interprètes), dont la complexité et la modernité d'écriture (proche des audaces de son opéra *Le Nez*) nécessite un chef aguerri à ce type de répertoire. Ainsi de Simon Rattle, qui après son long mandat à la tête du Philharmonique de Berlin, se retrouve aujourd'hui à la tête du LSO et de l'Orchestre de la Radio bavaroise, excusez du peu ! A 69 ans, le chef britannique n'a rien perdu de son énergie légendaire pour galvaniser ses troupes, promenant sa crinière blanche dans toutes les directions avec une attention de tous les instants : de quoi embrasser les changements d'atmosphère nombreux du premier mouvement, le plus long de la symphonie, entre clarté des plans sonores bien différenciés et précision rythmique dans les attaques. Comme à son habitude, Rattle fait ressortir de nombreux détails dans les *piani*, n'échappant pas en quelques endroits à une lecture un rien séquentielle. La

splendeur des timbres du LSO reste toutefois un régal tout du long, tant Rattle s'évertue ainsi à les mettre en valeur, sans jamais oublier d'insister sur les réparties ironiques et grinçantes aux bois, rappelant en cela plusieurs sonorités audibles dans le *Concerto pour orchestre* de Bartók ou les *Symphonies* de Mahler (dont Rattle est un spécialiste : [voir notamment son coffret intégral en 2018](#)).

Souvent imprévisible, ce premier mouvement force l'attention par son alternance de *tutti* impressionnants de déflagration sonore, en contraste avec les passages à l'esprit plus populaire et forain, sans parler de la course à l'abîme du *Presto*, avec des cordes en *fugato*, ici très nerveuses. Le bref deuxième mouvement, *Moderato con moto*, fait davantage de place aux sonorités piquantes, tour à tour évanescentes et morbides, le tout merveilleusement étagé par Rattle, avant la conclusion majestueuse entonnée par les cors, aidés des flûtes, puis des violons en scansion. Le *Largo* qui suit entonne une mélodie narrative au basson, presque en sourdine, bientôt reprise par les autres vents. Le ton chambriste accompagne une musique plus descriptive, qui laisse entrevoir entre les lignes les premières désillusions de Chostakovitch face au régime totalitaire soviétique. Rattle ne s'y trompe pas et ne verse jamais dans le triomphalisme, notamment dans l'*Allegro* conclusif. La toute fin se montre ainsi particulièrement glaçante avec sa scansion menaçante aux contrebasses, qui s'équilibre peu à peu avec la mélodie principale, mais sans jamais lui laisser prendre le dessus. Les dernières notes énigmatiques au célesta gardent suffisamment d'ambiguïté et de distance pour préserver la hauteur de vue attendue.

Avant ce morceau de bravoure mémorable et évidemment applaudi longuement, le concert avait débuté sous des hospices tout aussi enthousiasmants avec le *Concerto pour violon* de Brahms interprété par une **Isabelle Faust** (née en 1972) en état de grâce. La violoniste allemande n'a pas son pareil pour se jouer de toutes les difficultés techniques avec une facilité

déconcertante, ce qui lui permet de laisser libre cours à son art interprétatif, toujours d'une grande classe. Les parties verticales très engagées la voient littéralement cravacher son instrument, en des tempi mesurés qui restent toujours en phase avec les volontés de Rattle. Très attentives dans ses nombreux dialogues avec les vents, Faust s'apaise ensuite avec des notes bien déliées, laissant s'épanouir toute l'expressivité des couleurs mises en avant par le chef, qui refuse tout pathos excessif. La surprise du premier mouvement vient de la cadence utilisée, qui délaisse celle du créateur et dédicataire Joseph Joachim, pour lui préférer celle composée par Ferruccio Busoni en 1913. Isabelle Faust avait déjà fait ce choix lors de la gravure de ce *Concerto* avec Daniel Harding (Harmonia Mundi, 2011), confirmant tout le bien que l'on pense de cette cadence lunaire, avec les timbales en accompagnement.

La longue introduction aux vents de l'*Adagio* permet ensuite au merveilleux hautbois solo tenu par **Olivier Stankiewicz** de se distinguer, en un son velouté à fleur de peau, que l'on retrouve dans la conclusion de ce mouvement, aidé cette fois des cors, avec le même tapis de velours suspendu. Le *finale* sautillant confirme qu'Isabelle Faust sait tout faire, en maîtresse souveraine de son instrument, sans jamais perdre de son allant et de son raffinement. Après cette prestation de haute volée, l'Allemande s'adresse au public en français pour lui annoncer un bis aussi surprenant que délicieux, dédié à l'un des caprices de Charles-Auguste de Bériot. De quoi conclure la première partie du concert, tout de fantaisie et de malice réunies.

Paris, Philharmonie, le 10 mars 2024. BRAHMS : Concerto pour violon. CHOSTAKOVITCH : Symphonie n° 4. Isabelle Faust (violon), Orchestre symphonique de Londres, Simon Rattle (direction musicale). A l'affiche de la grande salle Pierre Boulez à la Philharmonie de Paris, le 10 mars 2024. Photo : Antoine Benoit-Godet/Cheese.

VIDEO : Semyon Bychkov dirige la 4ème Symphonie de Chostakovitch à la tête du WDR Orchester